

Elizabeth D. Inandiak

Le très bel arbre

éditions
parole

*Aux amis de bien,
qui ont cru à cette histoire avant qu'elle ne s'écrive.*

Samedi 23 novembre 2013
Service de soins palliatifs - Centre hospitalier Lyon sud

« La neige est arrivée très tôt cette année. Comme si elle venait à toi avant que tu ne partes. Toute la cour est blanche. Sauf le marronnier devant ta fenêtre. Il a toujours ses couleurs d'automne. Tu ne le vois pas, mais il veille sur toi, Maman. C'est un très bel arbre, avec des feuilles jaunes, orange, rouges, qui tombent de jour en jour une à une dans la neige.

– Zabeth, le très bel arbre, c'est toi. »

Tu me réponds très doucement, en articulant clairement chaque consonne, chaque voyelle. Je sais que tu économises ta salive. Voilà dix jours que tu ne bois pas. Tu ne manges pas non plus. Les infirmières et les médecins sont étonnées que tu sois toujours en vie. Ton jeûne, dont elles ont initié le protocole vertueux, leur échappe. Tu le transformes en une ultime ascèse. Une lumière radieuse, une joie contagieuse affleurent autour de ton corps tout sec qui ne souffre plus. Papa et nous, tes enfants, nous relayons à ton chevet nuit et jour. Le service de soins

palliatifs nous autorise à dormir dans ta chambre, à tes côtés. À chacun de nous tu délivres une parole courte, précise, sur mesure, un message essentiel, le meilleur de nous-mêmes. Hier, comme nous étions tous regroupés autour de toi, tu nous as dit :

« Vous vivez une aventure extraordinaire... Et moi aussi. »

Dehors, du parking de l'hôpital, on aperçoit le mont Blanc ensoleillé, juste derrière la petite église où j'ai allumé une bougie il y a deux semaines, pour prier que tu ne souffres plus, Maman. Je n'avais pas prié la Sainte Vierge depuis ma petite enfance. Le lendemain, on t'a transférée à ta demande du service de cancérologie à celui des soins palliatifs. Ici, on ne s'emploie pas à guérir la mort. Parce qu'elle n'est pas une maladie. On s'applique avec bonheur à prendre soin de la douleur. Sur la porte d'entrée, en signe de bienvenue, est affichée une calligraphie tibétaine. La médecin-chef qui l'a placée là ignore ce qu'elle signifie. « Ça fait du bien », dit-elle simplement.

Ce matin, alors que je te décris la beauté du marronnier multicolore devant ta fenêtre, tu m'appelles une dernière fois par mon petit nom : « Zabeth, le très bel arbre, c'est toi. » Mon petit nom s'efface sur tes lèvres déshydratées. Dans ton cœur qui déjà part pour mieux arriver ailleurs, Maman, je ne suis plus Zabeth. Je suis le très bel arbre. Que vois-tu dans cet arbre ? Ce n'est plus l'arbre qui veille sur toi. Car tu n'as plus besoin d'être veillée. Tu es l'éveil même. C'est un arbre qui veille sur d'autres. Mais que peut-il faire pour eux ? Que peut faire un marronnier

multicolore dans la cour enneigée d'un hôpital pour réjouir le monde ?

Je sais que cette fois-ci tu ne me répondras pas. Parce que tu m'as tout dit. En quatre mots tu as magnifié les cinquante-cinq années de mon existence. Assise sur le lit d'appoint déplié en face du tien, je mesure que tu es l'être qui me connaît depuis le plus longtemps. Qui m'a le plus donné. Sans rien attendre en retour. Comme l'arbre qui offre son ombre à ceux qui ont chaud, son oxygène à ceux qui manquent d'air, ses fruits à ceux qui ont faim, sa sève à ceux qui ont soif, son bois à ceux qui rêvent d'un toit, d'une barque, d'un feu ou d'un cercueil, son feuillage en obstacle au vent, de sorte que le vent puisse se manifester au monde...

Tes yeux se sont fermés, mais je sais que tu veilles. Je sens ton sommeil vigilant couler en moi comme une perfusion transparente. Il distille un flux d'amour incommensurable dans le grand bazar de ma vie. Un amour d'une intensité et d'une amplitude telles que je n'en ai jamais éprouvé jusque-là. Je concentre toute mon attention sur « le très bel arbre ». Il ne doit pas être loin, puisque tu l'as vu. J'essaye de l'entrevoir derrière tes paupières. Juste une branche ou une feuille me suffirait. Mais je ne vois rien, sinon une rue sans arbre. Celle où je suis née, dans le quartier arabe de Lyon, et où j'ai grandi avec mes frères et sœurs jusqu'à l'âge de sept ans. Ce sont les années de la guerre d'Algérie. La nuit, on entend parfois des coups de feu. Pas un arbre, mais la peur des Arabes qui s'installe dans notre petit appartement sombre, au-dessus

de la pharmacie familiale, serrée entre des murs d'immeubles borgnes. Une peur terrible. La peur de l'Autre. Avant de m'endormir, je compte les papillons et mémorise leurs couleurs sur le papier peint du mur contre mon lit. Et pour ne plus avoir peur, je rêve de devenir l'Autre.

Ce matin, tes paupières ressemblent justement à deux ailes de ces papillons, prêtes à s'envoler. Dans le frémissement de leur départ, j'aperçois le grand tilleul qui garde l'entrée du jardin de notre nouvelle maison. Au printemps, tu nous apprends, à nous tes cinq enfants, à faire des tisanes avec ses fleurs et, en automne, à faire sécher ses feuilles entre les pages d'un gros livre, puis à les classer dans un herbier. C'est dans cet arbre aux branches éléphantiques que je me réfugie, à dix ans, pour pleurer. Non pas parce que je suis triste, mais parce que je suis heureuse. Heureuse de toute la chance que j'ai. Une joie si intense qu'elle devient douleur, parce que je ne sais pas quoi en faire. L'as-tu jamais su, Maman ?

Tes lèvres esquissent un sourire. Peut-être à l'idée d'ajouter à notre herbier les feuilles mortes du marronnier qui jonchent la cour enneigée de l'hôpital ? Ton sourire me traverse, ta tendresse infinie ne s'adresse plus à ta petite fille, mais au « très bel arbre ». Je dois le chercher ailleurs, au-delà de mon enfance qui s'appête à partir avec toi. Je répète en silence son nom. Comme si l'appeler sans fin finirait par le faire apparaître. Mais les quatre mots perdent rapidement leur substance, ils se désagrègent. Les voyelles s'évanouissent dans l'air, les consonnes s'émiettent dans la terre, l'accent perd toute gravité.

Le marronnier lui-même s'efface derrière la fenêtre.
Tout est blanc. Neige-t-il à nouveau ? Non, il fait
très chaud. Une chaleur tropicale.

Yogyakarta - Java - Indonésie - 9 juin 1991

Il y a cette grille qui monte de la rue et s'incline au contact du ciel pour se refermer sur moi comme la cage d'un zoo. Et cette pluie tiède et poussiéreuse qui tombe quelques heures après la délivrance. Les gouttes lourdes éclatent au sol et libèrent le parfum capiteux des frangipaniers enfermés dans la sève depuis ces deux derniers mois de sécheresse. Les gaz des autobus s'effilochent sous l'averse et viennent se coller sur ma peau comme des pansements usagés, légèrement sucrés. Je goûte sur mes avant-bras nus ces alluvions urbaines épaissies par le clou de girofle fumé qui trempe nuit et jour l'atmosphère.

Je suis assise sur la terrasse de ma chambre d'hôpital, désœuvrée, devant cette grille qui me sépare de la rue, à la fois intouchable et parfaitement exposée aux regards. Ils passent, frôlent les barreaux de ma cage, me dévisagent. Leurs yeux luisent, pleins de somnolence, de sourire, de révolte polie, de terreur mentale. Certains, que je crois endormis, s'ouvrent soudain sur l'invisible. Ils se pressent sous la grosse

éponge chaude du ciel, cherchant très vaguement à se creuser un petit bout d'existence dans la matière ruisselante de leur multitude. Je me laisse envahir par ces yeux immenses, ne sachant quoi opposer à leur nombre.

Je commande un thé glacé au marchand ambulancier qui râpe derrière la grille son bloc de glace en paillettes. Et une soupe de nouilles aux boulettes d'intestins de buffle que j'avale avec la bienheureuse sensation de laisser pénétrer la rue populeuse dans mon ventre soudain déserté par mon bébé. Je pense à son papa parti enterrer le placenta que la sage-femme lui a remis cette nuit dans un sac plastique. Il l'aura sorti du plastique, placé dans un petit pot en terre cuite avec des pétales de fleurs, de la noix de coco râpée, de l'huile d'eucalyptus, des poissons séchés, des noix de cirier, du riz rouge, du sel, du curcuma, une aiguille et du fil. Puis il aura enveloppé le pot dans un drap blanc et l'aura déposé dans la terre, à gauche de la porte de notre maison.

À cette pensée, je suis submergée par une mélancolie infinie qui me fait redouter qu'il ait oublié d'allumer la lampe à huile et l'encens sur la terre refermée pour que le placenta ne pleure pas cette nuit. J'ai longtemps souri à l'idée que cette étoffe fœtale serait la petite sœur de notre bébé, sa conscience organique qui continuerait à développer une vie parallèle sous la terre. Mais à présent, la tristesse de cette séparation irréparable m'envahit comme un deuil inconsolable. Et les larmes me montent aux yeux tandis que tombe la pluie joyeuse.

Je me souviens, autour de moi, dans une envolée blanche, sous un ventilateur dont l'hélice voilée empale les moustiques, d'un essaim d'infirmières rieuses qui me massent inlassablement les reins, promènent sur mon abdomen un stéthoscope en bois, et me fourrent au fil des heures des œufs durs dans la bouche, manière de perfusion. Toute la nuit s'est déroulée sous le signe de la magie. Une magie fluide qui creuse une spirale dans mon ventre, puis s'épanche dans le delta de mes reins : la douleur. Terrifiante quand elle me surprend. Le désir irrésistible de tout laisser tomber, plier bagage, rebrousse-chemin. Ces humeurs capricieuses qui pendant tant d'années m'ont toujours fait rentrer. Combien de fois suis-je partie sur les marges du monde dans l'espoir de m'y perdre, de jamais n'en revenir ? Des grandes banlieues glacées de Moscou à l'époque soviétique, jusqu'aux ghettos ardents de Soweto ou du Bronx au temps de l'apartheid et de la naissance du hip-hop. Oui, j'ai exploré tant d'étrangetés, aimé tant d'êtres écorchés dans le désir effréné de prendre sur moi leurs stigmates, de m'exiler au fin fond de leur altérité. Parce que j'avais la certitude de ne pas être faite que de moi, mais d'un flot d'humains infinis et lointains. Déjà, tout enfant, je les observais dériver dans mon corps avec leurs extravagances, sans que je participe d'aucunes. Ça faisait mal. Douleur de l'un qui veut être multiple. Du *je* qui rêve de devenir *l'autre*. Telle était l'ultime aventure, pensais-je. Mais où est l'aventure quand on sait le retour possible ? Jusqu'à ce j'arrive ici, sur cette terre insulaire. Java était alors pour moi une île imaginaire,

floue, flottante, le bateau ivre de Rimbaud *au soleil bas taché d'horreurs mystiques*. J'en repartis par ces mots : « *Je crois bien que Java m'a jeté un charme...* » Ce n'était pas un sortilège tropical. Ni le fol envoûtement de ma chair cannibale. Mais alors quel était dans mon cœur ce grimoire ? C'était le charme de tous les charmes. Un amour sans amant. Je me sentais aimée mais sans savoir de qui. C'est ainsi que je suis revenue à Java, une fois, deux fois, et pour toujours. Pour chercher cet amant caché.

Cette nuit-là, je connais véritablement l'exil dans l'onde noire de la douleur. Mais il suffit de peu, d'une respiration longue et profonde, pour l'observer se déployer, souveraine, puis se noyer dans les eaux tranquilles où nage le bébé. Suit alors la béatitude : le sommeil. Une minute de ce sourire aux anges que je découvrirai plus tard sur le visage de ma petite fille. Puis la spirale s'enroule à nouveau. Je suis yogini. Le temps d'une nuit.

L'ondée vient de cesser derrière la grille. Je dois aller payer. Ce n'est qu'en échange du ticket de caisse que l'infirmière en chef remet aux mamans leur bébé, avec une boîte de lait en poudre premier âge et un biberon italien, tétine de silicone. La nursery est une étuve. Toutes les conditions extérieures sont recrées : canicule, tintamarre, surexposition. Les nouveau-nés dorment à plat dos sous des néons éblouissants, dans une dissonance de transistors que chaque puéricultrice transporte dans la poche de sa blouse. Ma petite fille repose à côté d'un petit garçon tout rouge, cuit

dans son bouillon de larmes, comme s'il savait déjà : sa mère est partie avec son frère jumeau. Sans payer. Sans même le nommer. Elle n'en attendait pas deux. Le second est resté en gage.

Je croyais ne l'avoir pas vu, ou si peu, tout éblouie que j'étais par ma petite fille. Mais de ma délivrance, Maman, je garde l'image exacte de ce bébé sans nom. Dépareillé. Qui attend. Le retour impossible de son frère jumeau, englouti avec nous dans la multitude javanaise.

À cette époque, l'Indonésie est un pays à la fois enchanteur et affreusement noir. Les massacres de 1965 perpétrés contre les communistes, les artistes populaires, les écrivains engagés et les populations d'origine chinoise hantent encore tous les sourires et figent les conversations dans d'abominables formules de politesse. Le dragon Komodo a été instrumentalisé par l'armée comme nom de code pour l'invasion sauvage du Timor oriental. Ce sont les années du « Banian jaune ». Le général Suharto a séquestré cet arbre sacré, séjour des esprits et temple végétal dédié aux ascètes. Il l'a retranché des quatre autres nobles pictogrammes du blason de la constitution et l'a ceint d'un étai jaune pour en faire l'emblème du parti tout-puissant de sa dictature. C'est à ce banian jaune qu'il a inféodé le plus vaste archipel du monde en convoquant dans sa ramure-armure les épopées d'outre-mer, les divinités indigènes, les animaux totémiques et jusqu'aux mantras qui en sont devenus vils.

Mais au centre de Java, sur l'esplanade nord du palais du sultan de Yogyakarta, soixante-quatre banians

résistent. Cet esprit de résistance, ils le tiennent assurément d'Hamengkubuwono IX, le père de l'actuel sultan. Chacun ici se souvient comment, en 1945, ce souverain éclairé a ouvert son palais à Sukarno et à son gouvernement qui fuyaient la capitale reprise par les Hollandais après la capitulation du Japon. L'Indonésie venait de déclarer son indépendance, et c'est dans le palais du sultan de Yogyakarta, à cinq cents kilomètres à l'est, que la résistance s'est organisée contre les forces coloniales qui voulaient reprendre la main sur leurs Indes néerlandaises. La République, reconnaissante, a ainsi donné à Hamengkubuwono IX le titre de gouverneur et à son royaume, le statut de « Province extraordinaire ».

Cinquante ans plus tard, son palais se dresse toujours au centre de la ville, à même distance du volcan Merapi et de l'océan Indien. Ses remparts marquent où commence le nord et où finit le sud. Pareils à la ligne de l'équateur, ils partagent le sultanat en deux hémisphères – l'un fait de feu, l'autre d'eau – non pas antagonistes comme sur le globe terrestre, mais solidaires parce que mutuellement dépendants. Cette cohésion, toutefois, ne va pas de soi. À l'égal de son père, le sultan actuel doit la cultiver en perpétuant un rite ancestral. Une fois l'an, il fait porter des offrandes aux deux sites sacrés, bornes de son royaume : au sommet du volcan et au bord de l'océan.

Lui incombe aussi la charge de veiller à l'équilibre entre ces puissances telluriques et les passions humaines. Les soixante-quatre banians sont là pour l'assister. Leur nombre marque l'âge de la mort du

prophète Mohammed. Tous portent des noms. Les deux au centre sont même anoblis. Celui côté mosquée s'appelle Kiai Dewadaru, Maître de la lumière divine, et celui côté marché Kiai Janadaru, Maître de la lumière humaine. À chaque nouvelle lune, de la résine de benjoin est brûlée à leur pied, et leurs feuillages sont taillés en parasol.

Toujours, quand je sors du marché et que je passe devant Kiai Janadaru, je crois voir non pas un banian mais un éléphant. Cette impression est si tenace que j'entreprends de remonter à tâtons jusqu'à sa source. C'est ainsi que je me mets à écrire *L'arbre-éléphant*. Ma fille n'a que quelques semaines. L'écriture se déploie dans ce royaume si particulier où les nuits sont lucides et les jours somnolents, où le temps de la mère se coule dans le temps du bébé. Cette fable commence par une incantation :

*Dors bébé, dors
Ces mots ne sont pas juste une histoire
Ils sont là pour éclairer le noir
Te montrer le dedans du dehors
Que les grands ont si peur de voir
N'aie pas peur bébé, dors
Dors bébé, dors.*

Et quand ma fille enfin s'endort, l'histoire de *L'arbre-éléphant* s'écrit toute seule dans un murmure, comme si elle naissait de son sommeil.

